

549

pos à L.R
à la BU

Hommage
de l'Auteur

JOSEPH DÉCHELETTE

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION

DES

GRAVURES DE NEW-GRANGE

ET DE GAVR'INIS

Extrait de L'Anthropologie. — Tome XXIII.

PARIS

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1912

Bibliothèque Maison de l'Orient



135679

UNE NOUVELLE INTERPRÉTATION
DES
GRAVURES DE NEW-GRANGE ET DE GAVR'INIS

PAR
JOSEPH DÉCHELETTE

Dans le premier volume de mon *Manuel*, je me suis attaché à montrer l'importance iconographique de la figure humaine féminine sur les monuments néolithiques de toute l'Europe occidentale. En les rapprochant les uns des autres, j'ai pu établir, si je ne m'abuse, que cette figuration, inspirée d'un prototype égéen, mais le plus souvent schématisée et réduite à la partie supérieure de la face (fig. 1), avait atteint de proche en proche les régions nordiques par l'Ibérie et les côtes de l'Atlantique. J'ai montré que l'abondance de ses représentations sur les tombeaux, permet de la considérer comme une divinité funéraire primitive, dont le culte fut parfois associé étroitement à celui de la hache (1).

Les principaux groupes de monuments appartenant à cette série peuvent se classer comme suit géographiquement :

I. — *Grèce et Asie-Mineure.*

a) « Idoles amorgiennes » en marbre des îles de la mer Égée (fig. 1, 1) et figurines d'Hissarlik II (âge du bronze I) ;

b) Urnes à visages et fragments de vases à décor oculé d'Hissarlik II).

II. — *Italie.*

Stèles anthropomorphes de Fivizzano (prov. de Gênes) (2).

(1) *Manuel*, I, chap. x.

(2) Série postérieure à l'époque néolithique, de même que les statues-menhirs du midi de la France : une figure de type sans doute viril (dieu au poignard) apparaît à côté de la déesse primitive. Il semble même que ces représentations se sont conservées jusqu'à une date avancée de l'âge du fer (U. MAZZINI, *Monumenti celtici in Val di Magra*, ext. Giornale storico e letterario della Liguria, IX, Genova, 1908, p. 393 (Cf. *Bullettino di paletnologia italiana*, 1909, p. 32); — du même, *Statue-menhirs*

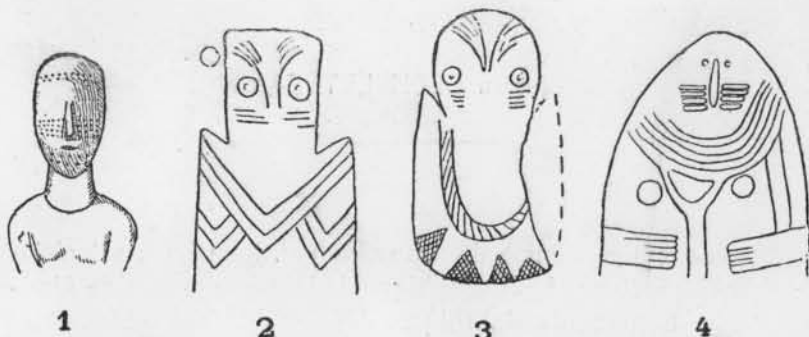
III. — *Sardaigne.*

Menhirs à deux mamelons.

IV. — *Péninsule ibérique (1).*

a) Plaques schisteuses en forme de violon, sans bras ;

b) Plaques similaires en schiste, en albâtre, etc., avec bras rudimentaires. Cônes tronqués munis d'yeux et de seins ;

FIG. 1. — Idoles tatouées (1, Grèce ; 2, 3, Portugal ; 4, Aveyron). Cf. *Manuel*, I, p. 597.

di Lunigiana, *Bullettino di paleontologia italiana*, 1909, p. 65 ; J. DÉCHELETTE, *Manuel*, t. II, 1^{re} partie, p. 488).

Les pierres d'Orgon (Bouches-du-Rhône), me paraissent également devoir être classées parmi les exemples de survivance du même type (FLOUËST, *Note sur des pierres sculptées de l'époque gauloise conservées au musée Calvet à Avignon*, *Revue des Sociétés savantes des départements*, 1876, VI^e série, t. IV, p. 208-215 ; — A. BERTRAND, *Ibid.*, p. 206-207 ; — A. de MORTILLET, *Les statues humaines d'Orgon*, *L'Homme préhistorique*, 1909, p. 355 ; — H. de GÉRIN-RICARD et ARNAUD D'AGNEL, *Les antiquités de la vallée de l'Arc en Provence*, Aix, 1907, p. 63). Nous en dirons autant des deux statues de Guernesey (S. REINACH, *La sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, *L'Anthropologie*, 1894, p. 30 ; — W. LUKIS, *Archaeologia*, t. XLVIII, 1885, pl. xxxii, fig. 4 et 5 ; — A. de MORTILLET, *Une statue-menhir à Guernesey*, *L'Homme préhistorique*, 1910, p. 171).

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler que la grande majorité des monuments de cette série est due aux belles découvertes de MM. Siret. M. Louis Siret persiste à interpréter ces figures comme des représentations du poulpe mycénien ; je me suis attaché à montrer l'in vraisemblance de cette théorie, qui n'a pas rencontré d'adhérents (J. DÉCHELETTE, *Essai sur la chronologie préhistorique de la Péninsule ibérique*, *Revue archéologique*, 1908, II, p. 219, 390 ; 1909, I, p. 15). On peut consulter sur l'ensemble des idoles néolithiques ibériques le récent travail de M. LUQUET, *Les représentations humaines dans le néolithique ibérique*, *Revue des Études anciennes*, 1911, p. 436). M. LUQUET a repris, en la développant, la thèse que j'avais formulée à propos des plaques schisteuses, des idoles en os et des vases ibériques (J. DÉCHELETTE, *La peinture corporelle et le tatouage dans l'antiquité*, *Revue archéologique*, 1907, I, p. 44 et *Manuel*, I, p. 601), aidé déjà par quelques observations antérieures de M. CARTAILHAC (*L'Anthropologie*, 1898, p. 721). Je suis surpris qu'il ait oublié de rappeler le point de départ de son étude, ceci dit sans vouloir aucunement en diminuer l'intérêt.

- c) Phalanges d'animaux gravées et peintes ;
- d) Cylindres (fig. 2) et plaquettes de schiste gravés (fig. 1, 2, 3) ;
- e) Os longs d'Almizaraque (fig. 3) ;
- f) Vases céramiques des Millares (fig. 12).

V. — *France.*

a) Statues menhirs et dalles gravées de l'Aveyron, de l'Hérault et du Gard (fig. 1, 4) ;

b) Sculptures des grottes artificielles de la Marne (fig. 4) ;

c) Sculptures des allées couvertes des bassins de la Seine et de l'Oise (1) ;

d) Fragments de vases ornés d'yeux lenticulaires de la région charentaise (fig. 5).

VI. — *Iles Britanniques.*

Cylindres en calcaire de Folkton Wold (comté d'York) (fig. 6).

VII. — *Scandinavie.*

Vases ornés d'yeux lenticulaires.

A ces nombreux groupes déjà connus, il faut en ajouter trois nouveaux particulièrement intéressants. Le premier, indiqué par M. Luquet, se compose d'une partie des signes gravés sur les mégalithes bretons, signes depuis longtemps décrits, mais inexactement interprétés. Les deux autres, que je me propose de signaler ici, comprennent des signes similaires gravés sur les mégalithes irlandais et toute l'ornementation des pierres de Gavr'inis, jusqu'à ce jour inexplicées, malgré les nombreux travaux dont elles ont été l'objet.

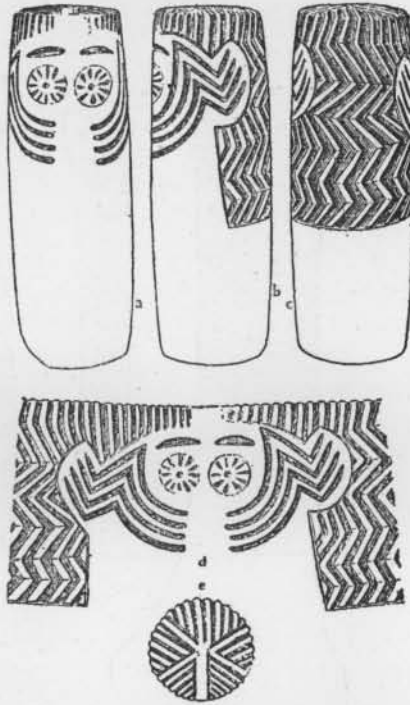


FIG. 2. — Cylindre en calcaire, gravé. Musée de Madrid. (D'après Siret, *L'Anthropologie*, 1909, p. 161.)

(1) Les gravures du dolmen du Berceau, à Changé (Eure-et-Loir), récemment publiées par M. G. Courty (*A propos d'une découverte récente de pétroglyphes néolithiques au pays chartrain*, *L'Homme préhistorique*, 1910, p. 33), me paraissent devoir être classées dans cette série.

M. de Closmadeuc avait réparti en sept types principaux les pétroglyphes des dolmens bretons :

1° Le signe *cupuliforme* (en forme de cupule) ;

2° Le signe *pédiforme* (en forme de bâton recourbé ou *pedum*) ;

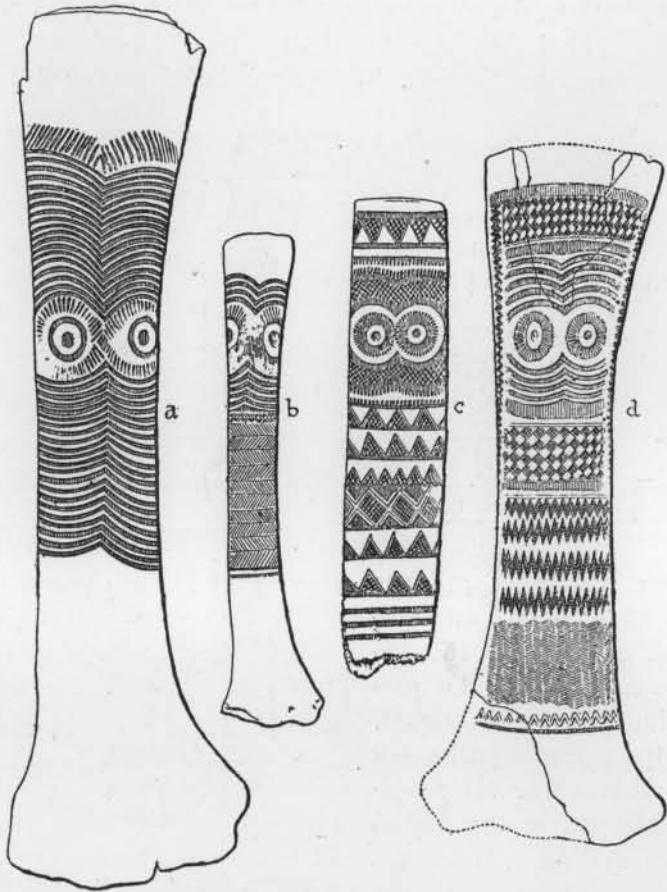


FIG. 3. — Os gravés d'Almizaraque. (D'après Siret, *L'Anthropologie*, 1909, p. 160).

3° Le signe *jugiforme* (en forme de joug) ;

4° Le signe *pectiniforme* (en forme de peigne) ;

5° Le signe *celtiforme* (en forme de hache primitive) ;

6° Le signe *scutiforme* (en forme d'écusson ou de bouclier) ;

7° Le signe *asciforme* (en forme de hache emmanchée).

Il m'avait paru étrange que les figurations humaines si répandues, comme on le voit, sur toute la route maritime occidentale

qui conduisait de l'Orient méditerranéen à la Scandinavie fissent complètement défaut en Armorique (1), d'autant plus que, sous d'autres rapports, les sculptures néolithiques de cette région révélaient des influences méridionales bien caractérisées. C'est pourquoi, en signalant cette singulière lacune, j'ajoutais que nous avons le droit de compter sur les recherches ultérieures pour nous apporter à ce sujet des indications complémentaires.

Un an après la publication de mon premier volume, M. Luquet,

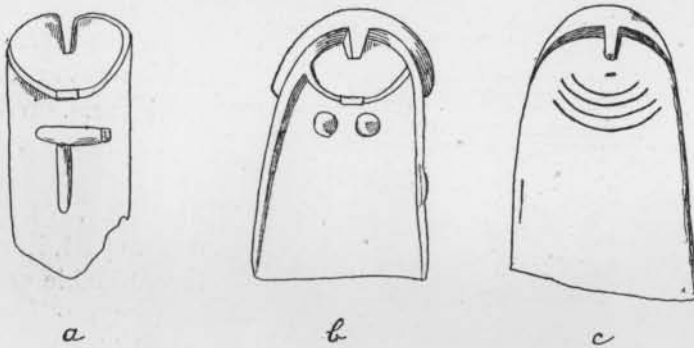


FIG. 4. — Sculptures des grottes artificielles de la Marne.

reprenant l'étude des pétroglyphes bretons, démontrait, selon moi, avec évidence, que les prétendus signes scutiformes et jugiformes étaient susceptibles d'une interprétation beaucoup plus sûre que celles auxquelles on s'était arrêté : ces pétroglyphes



FIG. 5. — Fragments de vases de la région charentaise. (*Manuel*, I, p. 600.)

n'étant pas autre chose, que de nouvelles déformations de la figure humaine, tout à fait comparables aux gravures et dessins de la Péninsule ibérique, mais ayant subi une autre évolution locale (2).

(1) *Manuel*, t. I, p. 584.

(2) G. H. LUQUET, *Sur la signification des pétroglyphes des mégalithes bretons*, *Rev. de l'École d'Anthropologie*, 1909, p. 224; 1910, p. 348. — M. LUQUET a appliqué le

J'accepte entièrement ces conclusions, infiniment préférables aux hypothèses que, faute de solutions meilleures, j'avais moi-même proposées (1). Elles me donnent, d'ailleurs, complètement satisfaction, en comblant l'hiatus dont j'avais signalé le caractère anormal et en accentuant encore l'importance de cette vaste série iconographique dans l'art préhistorique.

Il me suffira, en renvoyant le lecteur au mémoire de M. Luquet, de lui emprunter quelques-unes des figures les plus typiques justifiant son explication (fig. 7). Sur un des signes « scutiformes » de



FIG. 6. — Cylindre en calcaire de Folkton Wold (York).

l'allée couverte des Pierres-Plates (Locmariaquer), on reconnaît nettement le visage humain schématisé (fig. 7. a) (2). Et d'autre part, il semble incontestable que des signes scutiformes semblables, mais avec plusieurs paires d'yeux superposés (fig. 7, c) dérivent directement des précédents. Notons encore un détail impor-

tant signalé par M. Luquet : sur quelques-uns de ces signes multioculés des Pierres-Plates les yeux sont remplacés par des demi-cercles ou des demi-ellipses concentriques (fig. 7, b, d).

Tout motif figuré qui évolue dans le sens d'une simplification systématique est exposé à de profondes modifications. La schématisation le rend peu à peu inintelligible. Ses éléments graphiques

même système d'interprétation aux signes pédiformes et pectiniformes. Là encore l'explication peut être juste, mais, comme elle est moins évidente, je ne retiendrai encore que les rapprochements très significatifs relatifs aux signes scutiformes et jugiformes.

(1) La gravure des Pierres-Plates (fig. 7, a), où apparaît la figure véritablement révélatrice de toute la série m'avait échappé. M. A. de Mortillet ne l'avait pas reproduite dans son étude d'ensemble sur les pétroglyphes bretons.

(2) Les contours du pseudo-bouclier sont, comme l'indique M. Luquet, ceux de la figure en pied. A l'appui de cette interprétation, je citerai encore les bétyles scutiformes d'Hisarlik (MILANI, *Studi e materiali*, III, fig. 325, d).

subissent alors des déformations de plus en plus graves. La dégénérescence de la figure humaine sur les pétroglyphes armoricains s'explique d'autant mieux que ce motif était un type importé, complètement étranger aux productions spontanées de l'art néolithique occidental.

Les thèmes indigènes de cet art se composaient exclusivement de motifs linéaires inorganiques. Une figure de nature organique, importé dans ce milieu devait nécessairement s'y transformer et, sous l'influence de phénomènes dont on a déjà bien des exemples,

dégénérer en un tracé purement géométrique. Bien des siècles plus tard, quand l'art grec introduira dans l'art gaulois de La Tène des figurations humaines d'origine classique, nous assisterons encore à des métamorphoses de même nature, mais déjà beaucoup moins radicales : le sol est alors mieux préparé pour nourrir la plante exotique qui commencera à prendre

racine. Les formes humaines et animales ne dégèneront plus que partiellement en tracés capricieux, en fioritures curvilignes.

En présence de cet ensemble de faits, je crois qu'on ne peut hésiter à faire entrer dans la même série des masques humains schématiques certaines gravures de New-Grange reproduites — mais à mon avis, inexactement interprétées — dans un nouveau mémoire de M. Coffey (1). Celui-ci s'est proposé, dans cet opuscule, d'expliquer, à l'aide des récentes découvertes de l'archéologie comparée, l'ensemble des signes gravés sur les célèbres mégalithes irlandais de Dowth, New-Grange et Loughcrew.

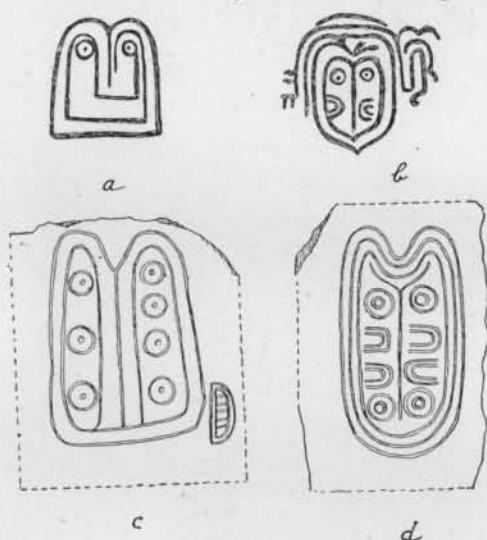


FIG. 7. — Gravures du dolmen des Pierres-Plates, à Locmariaquer. (D'après Luquet, *loc. cit.*)

(1) Georges COFFEY, *New-Grange (Brugh na Boinne) and other incised tumuli in Ireland. The influence of Crete and the Aegean in the extreme west of Europe in Early times*, Dublin, 1912.

On sait que ce qui a surtout attiré l'attention des préhistoriens sur les sculptures de New-Grange ce sont les spirales gravées qui décorent plusieurs pierres de cette allée sous tumulus (fig. 8). Ces

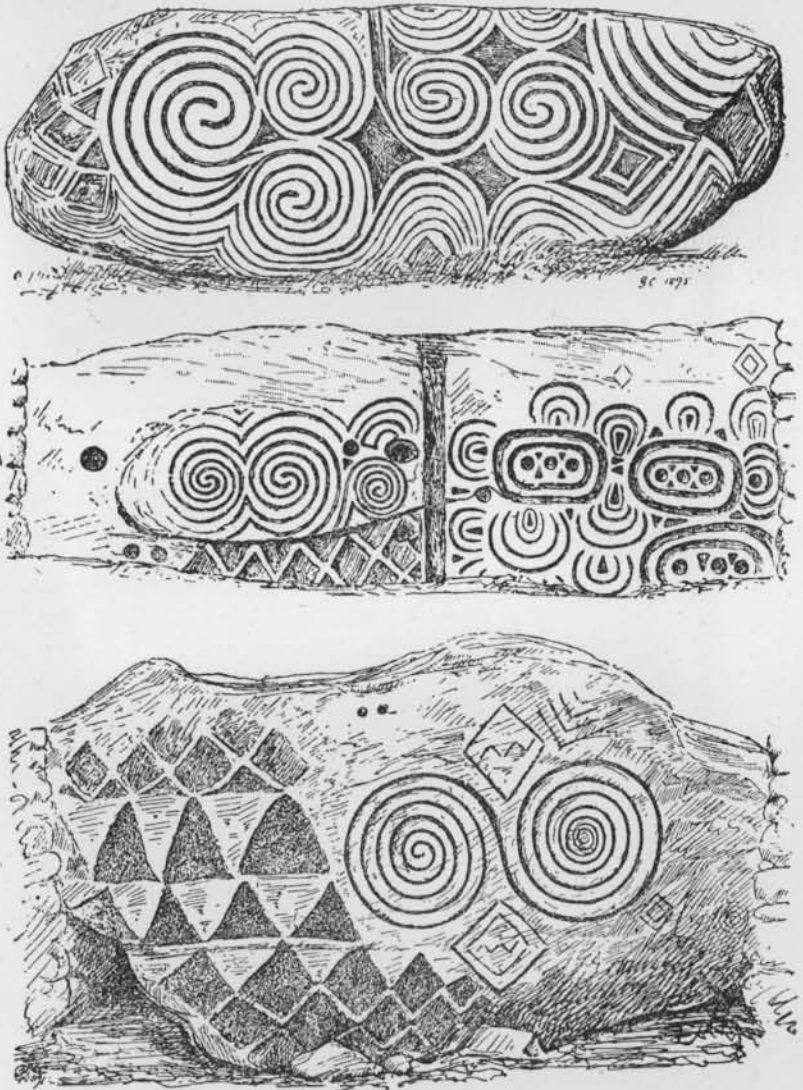


FIG. 8. — Gravures de New-Grange (Irlande). (D'après Coffey, *loc. cit.*)

spirales ont été maintes fois décrites et rapprochées de celles de Gav'rinis. Mais une des pierres placées dans la chambre orientale, à New-Grange (fig. 9), porte une série de signes moins connus, dont

M. Coffey nous donne, dans cette nouvelle publication, de bonnes reproductions. C'est sur ces gravures que je retrouve la représentation humaine figurée sur les monuments ibériques, charentais et bretons et connue déjà dans les Iles Britanniques par les cylindres en calcaire de Folkton Wold. C'est le signe facial schématisé de la même manière : deux yeux circulaires surmontés de lignes courbes brisées, en forme d'accent circonflexe, figurant les arcades sourcilières. Nous savons déjà que cette ligne de sourcils peut être simple, double ou plusieurs fois répétée et que le nez est tantôt supprimé, tantôt simplement amorcé, ou encore indiqué par une ligne verticale. Tous les détails confirment l'étroite rela-

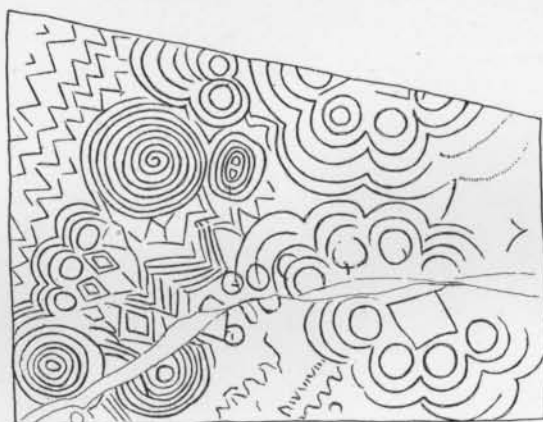


FIG. 9. — Gravure d'une des pierres de New-Grange. (D'après Coffey, *loc. cit.*)

tion de ces signes avec ceux des groupes ibériques et charentais. Sur le cylindre et les os longs gravés découverts par M. Siret (fig. 2), les lignes parallèles tracées au-dessous des yeux, lignes représentant le tatouage des joues, affectent souvent la forme de chevrons tout au moins vers leurs extrémités. On remarque l'amorce très nette de ces tracés chevronnés sur un des fragments de vases du Camp de Peu-Richard, près Saintes et sur celui du dolmen d'Availles-sur-Chizé (Deux-Sèvres) (fig. 5).

Or sur la dalle de New-Grange, par suite d'une évolution naturelle, ces lignes brisées sont devenues des lignes de losanges ou plutôt de doubles losanges concentriques (fig. 9, partie gauche). Sur d'autres dalles, aux losanges succèdent des lignes de triangles (fig. 8, 3). Le schéma suivant (fig. 10) indique, si je ne m'abuse, le

processus théorique de l'évolution. Il explique les motifs *en carrelage* à éléments losangés, rectangulaires ou triangulaires, apparaissant sur les os ornés et sur les plaquettes de l'Ibérie (fig. 11), comme, d'ailleurs, sur les dalles du New-Grange, parallélisme très caractéristique.

Je ne prétends pas, naturellement, expliquer par là tout le décor en chevrons et en dents de loup allongées du début de l'âge du bronze en Irlande et en Ibérie. Au moment où s'opérait cette évolution de la figure humaine, les bronziers employaient sans doute déjà ces motifs pour l'ornementation des haches plates à légers rebords (1). Les lignes brisées représentant le tatouage de

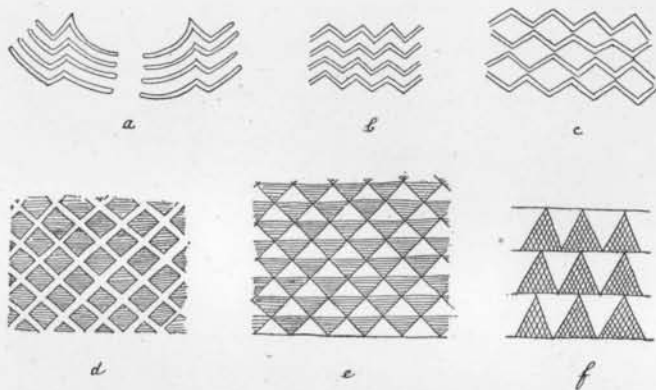


FIG. 10. — Schéma théorique d'une évolution.

la face se sont schématisées en chevrons et en damiers losangés sous l'influence de ces tracés, déjà connus dans l'art néolithique. Ils accompagnent souvent la figuration anthropomorphe sur les monuments ibériques.

Il ne serait pas impossible qu'une évolution similaire des éléments de la figure féminine en thème géométrique se soit produite dans les régions égéennes et notamment à Chypre où l'on peut observer la persistance et l'abondance des vases à représentations humaines associés à des tracés linéaires rappelant ceux que nous venons d'étudier (2). Mais c'est là un problème que je ne veux pas aborder ici.

Il est acquis depuis longtemps que l'art ornementaire géométrique des primitifs dérive le plus souvent de formes naturelles.

(1) *Manuel*, II, 1, p. 256.

(2) Voir notamment COFFEY, *loc. cit.*, p. 64, fig. 42.

« Nulle part, écrivait Grosse, l'ornementation n'a un caractère plus « géométrique » que chez les tribus du Brésil. Leurs dessins anguleux et à lignes droites, rappellent tout, à l'Européen qui les regarde dans un musée, excepté des formes naturelles. Ehrenreich, qui les a étudiés au Brésil même, a cependant prouvé, d'une façon irréfutable, qu'elles représentaient des animaux ou des parties d'animaux » (1).

C'est la recherche naturelle du rythme et de la régularité,

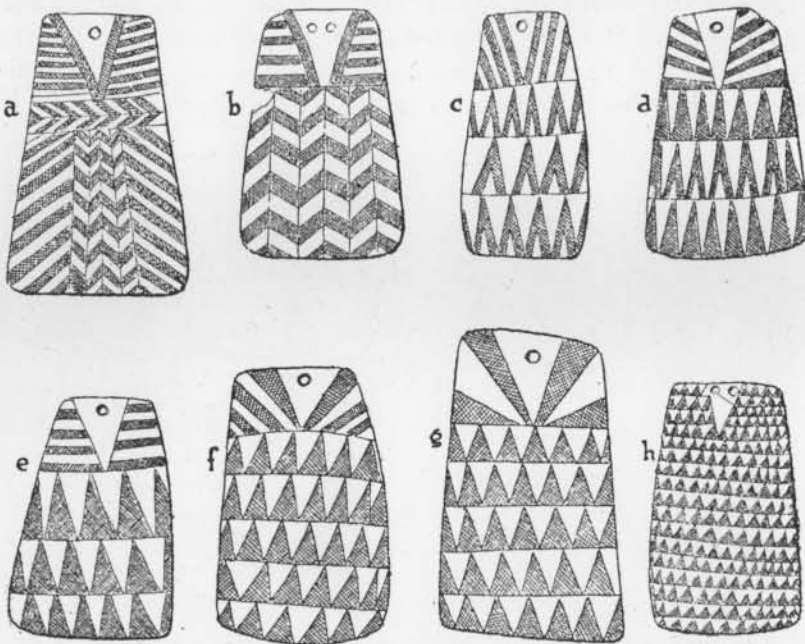


FIG. 11. — Plaques de schiste ibériques, gravées. (D'après Siret, *L'Anthropologie* 1939, p. 290.)

comme le montre le même auteur, qui transforme en réseau géométrique un motif zoomorphe *tout d'abord abrégé puis reproduit en séries continues* (2). Nous venons précisément de le constater ici. M. Breuil a établi récemment, à l'aide de rapprochements multiples et bien caractéristiques, que dans l'art quaternaire, comme

(1) E. GROSSE, *Les débuts de l'art*, p. 89.

(2) GROSSE, *loc. cit.*, chap. vi.

sur les poteries peintes de la Susiane, l'évolution de l'ornement a suivi cette marche normale (1).

Sur la partie droite de la dalle de New-Grange (fig. 9), le sculpteur ayant disposé en cercle les signes faciaux, le schéma du tracé en losanges se réduit à une seule de ces figures placée au centre du cercle. Observons en passant que cette disposition circulaire des yeux n'est pas nouvelle dans la série de ces monuments : on retrouve un groupement similaire sur les fonds de coupes des Millares (2) (fig. 12).

M. Coffey a cherché à expliquer ces signes de New-Grange par une imitation des dessins gravés sur les pommeaux de glaives en bronze scandinaves (fig. 13) : ces dessins se composent de spirales conjuguées ou de cercles concentriques disposés en cercle le

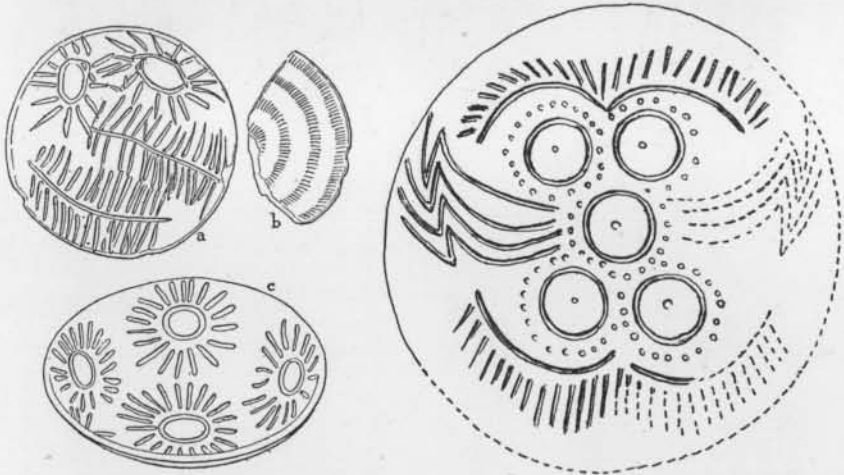


FIG. 12. — Vases ornés des Millares, province d'Algérie. (D'après Siret.)

long des bords du pommeau, autour d'un losange en relief. Mais le rapprochement n'indique point l'origine des lignes brisées en arcades sourcilières qui constituent le *leitmotiv* de la figuration.

(1) BREUIL, *La dégénérescence des figures d'animaux en motifs ornementaux à l'époque du renne*, extr. des Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1905, p. 105; — du même, *Le passage de la Figure à l'Ornement dans la céramique peinte des couches archaïques de Moussian et de Suse*, ext. du compte-rendu du Congrès international d'anthr. et d'archéol. préhist., Monaco, 1906, II, p. 332; — du même, *Exemples de figures dégénérées et stylisées à l'époque du Renne*, Ibid., Monaco, 1906, II, p. 394.

(2) SIRET, *Les religions néolithiques de l'Ibérie*, Revue préhistorique, Annales de paléontologie, 1908, pl. XIII, fig. 1; pl. XV, fig. 2, 3.

Au surplus, l'étude des pétroglyphes préhistoriques, considérés dans leur ensemble, nous montre que ces signes, apposés sur des pierres tombales, ont une valeur symbolique et ne procèdent pas de l'imitation accidentelle de simples objets usuels. En grande majorité, ils proviennent de la dégénérescence progressive d'un petit nombre de figures traditionnelles, à l'origine parfaitement définie, et se perpétuant, en dépit de leurs déformations, grâce au conservatisme des rites et usages funéraires.

On pourrait à coup sûr, pousser plus avant l'étude des pétroglyphes irlandais. Je laisse ce soin à M. Coffey, mieux placé que

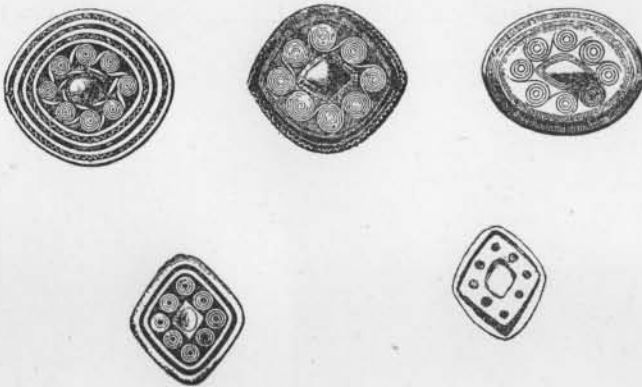


FIG. 13. — Pommeaux d'épées de bronze scandinave, ornés de gravures.
(D'après Coffey, *loc. cit.*)

tout autre pour mener cette tâche à bonne fin, si toutefois j'ai réussi à lui faire partager ma conviction. Il y a lieu notamment de comparer entre eux les signes suivants :

Les signes « scutiformes » de New-Grange (Coffey, fig. 58, partie gauche et les scutiformes bretons);

Les « soleils » de Dowth (fig. 14) et les yeux radiés des coupes des Millares (fig. 12);

La « palme » de New-Grange (Coffey, fig. 8) et les palmes ibériques;

Les scutiformes à palmes des groupes bretons et irlandais.

A mon avis, tous ces rapprochements s'imposent et ne sauraient être tenus pour arbitraires.

En résumé, je ne vois dans l'ensemble de ces gravures irlandaises que des spécimens nordiques de la grande série de figurations dont j'ai montré l'importance, figurations procédant

à l'origine de l'image d'une femme tatouée, le plus souvent réduite à la seule représentation des parties supérieures de la face.

Sans entrer ici dans le détail des analogies et sans rechercher la genèse exacte des dégénérescences, je veux encore noter une particularité qui me semble frappante et digne d'attention. On considère communément les cercles concentriques gravés sur les pierres de New-Grange comme dérivés des spirales conjuguées et telle est la théorie qu'a soutenue M. Coffey. C'est, je crois, l'inverse qui s'est produit ici, contrairement à ce qu'on a constaté ailleurs. On peut, en effet, observer sur les dessins de deux blocs (fig. 8, 2, 3) que les spirales se sont substituées aux yeux à cercles concentriques dans le signe facial. Sur une de ces pierres

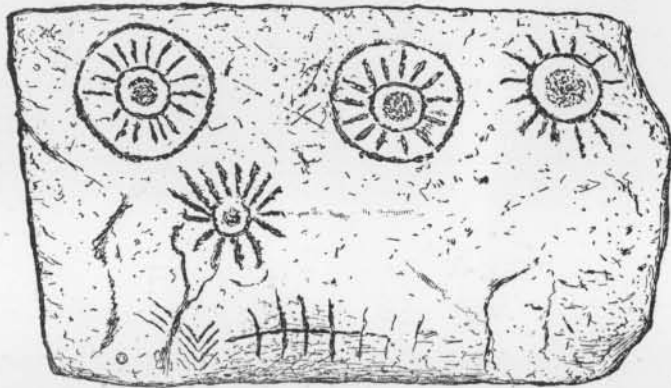


FIG. 14. — Gravures sur pierres de l'Irlande. (D'après Coffey, *loc. cit.*)

les spirales sont surmontées des « arcades sourcilières » et soulignées de tracés en chevrons. Nous sommes donc bien en présence d'un nouvel avatar du signe facial, d'une dernière transformation inconnue dans les régions plus méridionales et due évidemment à l'introduction de la spirale conjuguée scandinave sur le sol irlandais. J'indique ici le schéma théorique de cette évolution (fig. 13). M. Coffey a déjà montré que les Irlandais de l'âge du bronze ont reçu ce motif de leurs voisins de l'est (1). Les obser-

(1) M. COFFEY a reproduit dans sa dernière publication (*New-Grange*) la carte des monuments de pierres avec spirales qu'il a dressée pour l'Irlande et la Grande-Bretagne. Cette carte avait été déjà publiée par lui dans son mémoire : *Origins of prehistoric ornament in Ireland*, Dublin, 1897 (cf. S. REINACH, *Revue Celtique*, 1900, p. 90). Elle montre que les pierres à spirales sont groupées presque exclusivement sur la côte nord-est de l'Irlande et dans les régions du nord de la Grande-Bretagne.

Je dois donc rectifier à ce sujet ce que j'ai dit sur l'hypothèse de l'introduction

vations qui précèdent confirment pleinement à cet égard ses conclusions. De l'Irlande, la spirale gravée a certainement cheminé jusqu'à Gavr'inis, où elle apparaît comme une importation étrangère, absolument inconnue ailleurs dans toute la Gaule occidentale. La Scandinavie, de son côté, avait reçu la spirale de l'Europe du sud, à la seconde phase de son âge du bronze. On ne peut plus songer à la faire venir en Irlande et en Scandinavie par la côte de l'Atlantique, puisqu'il est bien acquis qu'elle fait défaut dans la Péninsule ibérique et sur les côtes françaises de l'Atlantique, jusqu'à Gavr'inis.



FIG. 15. — Schéma théorique d'évolution.

Il faut conclure de là, qu'elle a pénétré dans l'Europe du nord par la voie terrestre de l'ambre.

Ainsi les sculptures des mégalithes irlandais sont, en définitive, le produit de deux courants méridionaux aboutissant au même point : le plus ancien, d'époque néolithique, a porté en

de la spirale à Gavr'inis, et dans les Iles Britanniques par la voie de l'Atlantique (*Manuel*, I, p. 614, note 2; cf. II, I, p. 498).

M. EVANS (*Scripta minoa*, I, p. 126) a fait observer que la spirale encore rare en Crète au minoen primitif y devient assez commune au minoen moyen. C'est précisément à cette époque (phase II de l'âge du bronze, vers 1900-1600 avant J.-C. environ), que la spirale parvient en Scandinavie et en Irlande. New-Grange et Gavr'inis se trouvent par cela même approximativement datés.

Espagne, en Gaule (principalement dans la partie occidentale) et dans les Iles Britanniques, les dérivés de l'idole égéenne. L'autre, un peu plus récent et correspondant à la seconde phase de l'âge du bronze scandinave, a introduit au nord de l'Europe les spirales et les symboles solaires. Les mégalithes irlandais qui révèlent l'empreinte de cette double influence sont donc nécessairement les plus récents. Il en est de même, à plus forte raison, du tumulus de Gavr'inis, postérieur à l'introduction de la spirale en Irlande, et dont les singulières gravures ne sont, comme je vais le montrer, qu'une dégénérescence plus avancée de la représentation anthropomorphe accompagnée de la hache.

Il est tout à fait remarquable que les gravures de Gavr'inis

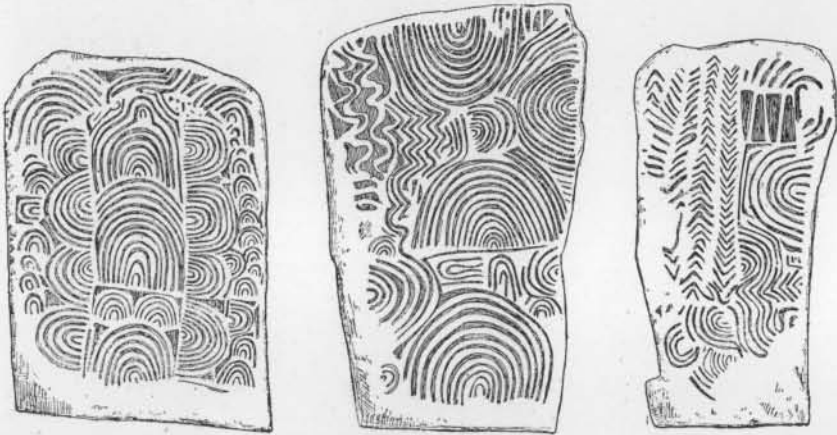


FIG. 16. — Pierres gravées de Gavr'inis.

(fig. 16, 17, reproduction partielle) diffèrent sensiblement, du moins en apparence, de celles qui ornent les autres mégalithes bretons. Cela tient, je crois, à ce que ces dernières, dans leur ensemble, se rattachent au courant méridional égéo-ibérique de la fin du Néolithique, tandis que le décor de Gavr'inis procède surtout des influences irlandaises qui se sont exercées sur l'Armorique, grâce au commerce de l'or dans la première partie de l'âge du bronze. Tous ceux qui ont étudié à la fois New-Grange et Gavr'inis n'ont pas manqué d'être frappés par les curieuses similitudes que présente l'ornementation de ces deux monuments. *A priori*, on peut donc présumer que toute interprétation s'appliquant aux gravures de l'un doit également convenir pour l'autre. Si l'on y regarde de près, on constate en effet que les explications

précédentes permettent de solutionner définitivement l'énigme des dalles ornées de Gavr'inis, à première vue d'un caractère si bizarre.

Que trouvons-nous sur ce monument tant de fois décrit et commenté? Comme motif dominant, des demi-cercles ou demi-ellipses concentriques disposés très irrégulièrement et formant sur la plupart des pierres une sorte de réseau serré; en outre, quelques rares spirales, des représentations de haches non emmanchées et des tracés chevronnés. Or, nous connaissons maintenant la valeur et l'origine de tous ces motifs. Les demi-ellipses concentriques,

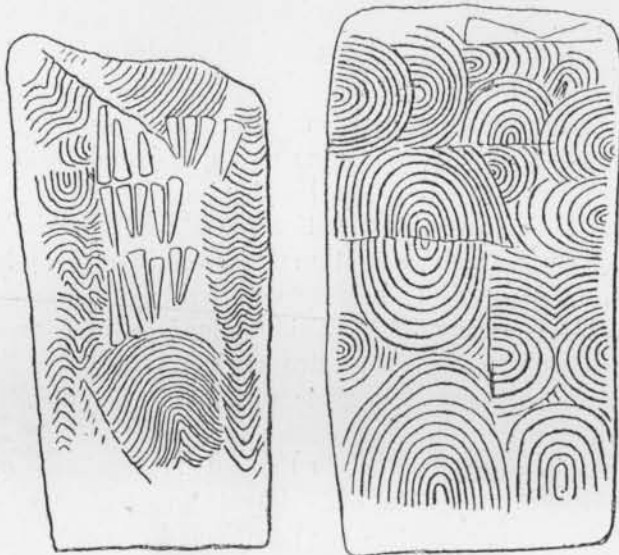


FIG. 17. — Pierres gravées de Gavr'inis.

comme l'attestent les dessins des Pierres-Plates (fig. 7, *b-d*), les pétroglyphes irlandais (1) et même quelques-uns des monuments ibériques représentent l'abréviation des yeux orbiculaires à cercles multiples. Je viens d'indiquer la genèse des lignes de chevrons. Le schéma suivant (fig. 18) explique ici la marche de l'évolution, dont voici les étapes :

a) Simplification du motif (fig. *a*). La face est réduite à la ligne des arcades sourcilières, à l'indication du nez par un trait vertical et des deux yeux par deux grands cercles, avec point central. Les cercles sont parfois supprimés. Ainsi ramené à cette simple

(1) Coffey, *loc. cit.*

expression, le signe se retrouve déjà dans les Iles Britanniques sur les cylindres de Folkton Wold (fig. 6), dont l'origine est, je crois, portugaise, ou qui du moins dérivent d'un modèle ibérique.

b-c) Même motif avec répétition symétrique d'un de ses principaux éléments, les yeux (voir ci-dessus, fig. 7, *c*). En *c* redoublement du cercle des yeux.

d-f) Abréviation d'un des éléments du signe précédent : aux cercles concentriques succèdent les demi-cercles, dont le nombre se multiplie. Nous observons précisément sur les mégalithes bretons et irlandais le passage de *c* à *d*, ce qui justifie ici notre schéma (fig. 7, *b*, *d*).

g-h) Multiplication illimitée des demi-cercles ou demi-ellipses. Puis abandon du rythme : la figure se transforme dès lors en un assemblage asymétrique et incohérent des éléments primitifs, de plus en plus déformés. Devenue plus que jamais inintelligible, elle se prête aux modifications les plus imprévues.

Un motif décoratif d'importation récente et auquel s'attachait parfois, je crois, une signification magico-religieuse (1), la spirale, se substitue, à Gavr'inis comme en Irlande, aux cercles et aux demi-cercles concentriques. J'ai expliqué la marche de cette substitution en Irlande. Un autre schéma montrerait de même l'évolution des lignes de l'arcade sourcilière, doubles, triples ou multiples.

En somme, simplification du motif dans son ensemble, multiplication symétrique de ses éléments préalablement abrégés, enfin déformation complète par l'abandon du rythme et sous les influences évolutives d'affinités graphiques, tel est ici le processus du passage d'un motif anthropomorphe au géométrique symétrique et asymétrique.

Après ces indications je dois ajouter que je ne suis pas le premier à rapprocher les signes scutiformes des mégalithes bretons et les dalles gravées de Gavr'inis. Déjà dans son mémoire sur *Les Cassitérides et les Phéniciens (L'Anthropologie, 1910, p. 298-299)*, M. Siret avait reconnu la parenté de ces deux séries de pétroglyphes. Mais, d'une part, il n'a pas indiqué exactement les liens de la filiation et, d'autre part, il a été égaré par son obstination à voir dans les variations du signe facial les dégénérescences du poulpe, alors que les prototypes correspondent de la façon la plus évidente à une figuration humaine.

(1) Voir *Manuel*, II, 1, p. 462.

Si l'on m'objectait que les demi-ellipses à courbes concentriques abondent en Occident et en Orient sur divers objets du néolithique, de l'âge du bronze et même d'époque plus récente, sans qu'il soit nécessaire pour les expliquer de recourir à une théorie complexe, j'insisterais sur deux particularités des pierres de Gavr'inis qui ne

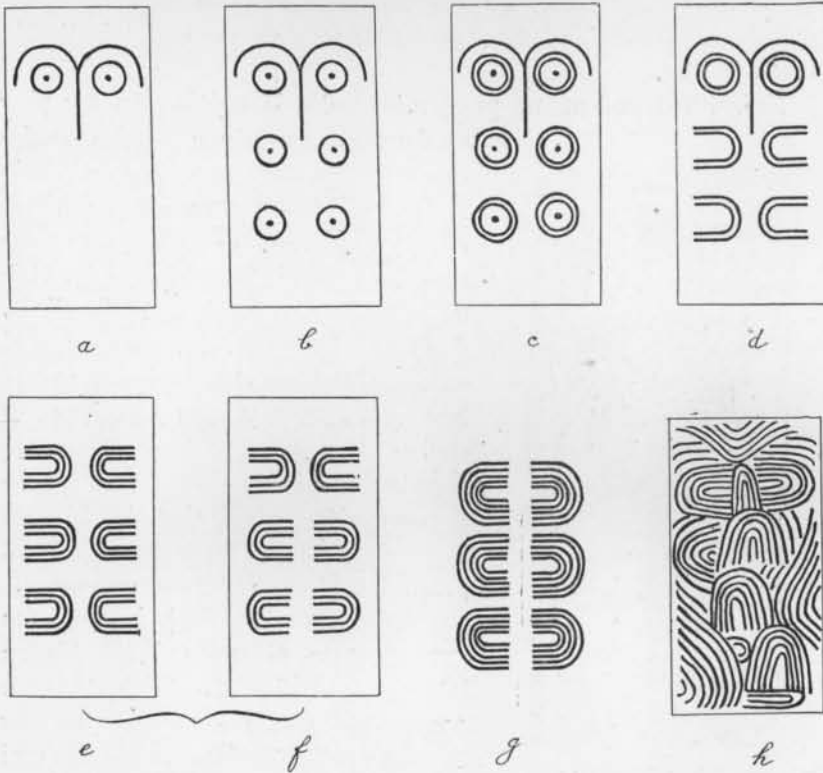


FIG. 18. — Schéma théorique d'évolution, expliquant le thème de Gavr'inis.

se rencontrent pas ailleurs sur les objets comportant cette ornementation.

La première, c'est qu'à Gavr'inis on retrouve tout au moins sur une des dalles (fig. 17, pierre de droite) la *ligne caractéristique des arcades sourcilières multiples* surmontant les demi-cercles concentriques comme sur diverses représentations de l'Ibérie, de la Charente et de New-Grange.

En second lieu, je noterai comme une indication de toute importance que la hache, attribut traditionnel de l'idole humaine, appa-

raît à Gavr'inis comme dans la Marne et en Bretagne sur d'autres mégalithes. Le schéma que je viens de retracer ne concerne que la figure humaine. Mais à Gavr'inis on voit sur plusieurs pierres ainsi ornées des représentations de haches non emmanchées (fig. 17). M. Adrien de Mortillet en a compté au total 35. Leur présence me paraît justifier pleinement ma théorie, puisque nous savons déjà que la figure féminine, sur plusieurs monuments de cette série, est étroitement associée à la représentation très nette et très lisible d'une hache.

Mais l'instrument ou pour mieux dire le fétiche, sur ses plus anciennes figurations — les sculptures néolithiques des grottes de la Marne — est tout à la fois unique et complexe : toutes ses parties sont figurées au naturel : lame, gaine en bois de cervidé et manche. A Gavr'inis, détail très frappant, l'évolution a suivi exactement les mêmes phases que la face humaine. Il y a eu simplification de l'objet représenté (suppression de la gaine et du manche) et multiplication du signe ainsi abrégé. Au lieu d'une seule hache, les dalles en portent plusieurs, irrégulièrement disposées.

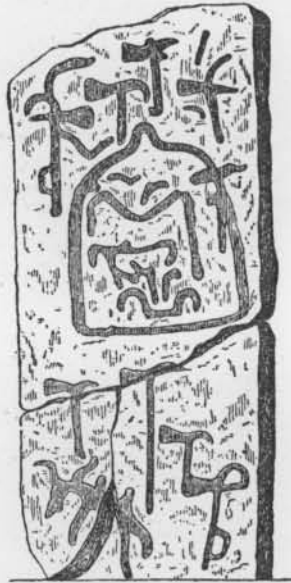


FIG. 19. — Dalle gravée du dolmen de Mané-er-Hroeck à Locmariaquer (Morbihan).

La représentation de la hache, à ma connaissance, n'a pas été signalée en Irlande (1), mais elle est fréquente en Armorique : c'est le signe asciforme de la classification de Closmadec. J'en ai inventorié les spécimens et décrit les variétés avec assez de détail pour ne pas avoir à y revenir.

Je prierai ici encore le lecteur de comparer quelques-uns de nos monuments préhistoriques sculptés : les pierres de Gavr'inis (fig. 17, a), une dalle du dolmen du Mané-er-Hroeck, à Locmaria-

(1) En Irlande, le culte de la hache paraît cependant révélé par ce fait que plusieurs de ces objets portent une ornementation gravée exceptionnellement riche (*Manuel*, II, 1, p. 256).

Je rappelle que dans la Péninsule ibérique, on trouve tout à la fois des sculptures anthropomorphes primitives et des fac-similés de haches ou herminettes emmanchées, en pierre polie (*Manuel*, II, 1, p. 255).

quer (fig. 19), enfin une des sculptures des grottes du Petit-Morin (fig. 4 a). En apparence, rien de plus dissemblable que ces trois ensembles de figurations. En réalité, si l'on y regarde de près, on retrouve sur chaque groupe, comme nous venons de le constater, le même motif, à divers stades de son développement iconographique : une déesse-mère anthropomorphe associée à une hache-fétiche (1).

Dans les dessins de Gavr'inis étudiés isolément, tout est parfaitement indéchiffrable, mais rapprochés de ceux de New-Grange dont nous avons la clef (voir notamment fig. 9) ils s'expliquent aisément : on y reconnaît, outre les haches non emmanchées, tous les éléments qui constituent le motif dégénéré de la face humaine : les demi-cercles ou demi-ellipses concentriques qui forment ici le fond du décor et les chevrons ou tracés en zig-zag.

Au Mané-er-Hroeck apparaissent avec des haches emmanchées, des signes *scutiformes* et *jugiformes*. Or M. Luquet a montré que la filiation du *jugiforme* doit s'expliquer comme suit :



FIG. 20. — Schéma théorique. (D'après Luquet.)

Cette uniformité relative des conceptions religieuses dans l'Europe occidentale et nordique, du moins pour ce qui touche au culte des morts, uniformité maintenant évidente en dépit des variations et des défaillances de l'expression graphique, n'est certes pas un des faits les moins curieux que nous révèlent les recherches de l'archéologie.

On peut espérer qu'en appliquant les mêmes méthodes d'investigation aux autres figures encore problématiques, on réussira peu à peu à déterminer la signification de quelques-uns des signes en apparence les plus indéchiffrables. Le procédé est le même que celui qui consisterait à expliquer des formules magiques parfaitement

(1) Sur trois des grottes de Vilevenard est sculptée une hache complète, avec sa lame, sa gaine et son manche. Une quatrième grotte du même lieu, porte une partie de hache. Sur la grotte de Courjeonnet on voit une figure, sans indication de sexe, associée à une hache emmanchée sculptée en relief à la partie inférieure. Enfin, deux grottes de Coizard présentent l'une et l'autre, une figure féminine, ainsi que des haches emmanchées et un objet indéterminé (Baron de Baye, *Les sculptures de l'époque de la pierre polie des grottes préhistoriques de la Marne*, Congrès international d'anthrop. et d'archéol., Stockholm, 1874, p. 273; — du même, *L'archéol. préhist.*, 2^e éd., p. 273; cf. J. DÉCHELETTE, *Manuel*, t. I, p. 535).

incompréhensibles (et cependant toujours efficaces) en remontant jusqu'au texte intelligible dont elles dérivent. Déjà, comme je l'ai rappelé, quelques savants, et en particulier M. Breuil, ont tiré de cette méthode d'excellents résultats pour l'étude des dessins de l'âge du Renne. En Espagne, les recherches actuelles accroissent chaque jour le recueil déjà énorme des figurations primitives, non seulement quaternaires, mais parfois néolithiques. On peut augurer favorablement du progrès de nos études en présence de cette multiplicité des matériaux nouveaux coïncidant heureusement avec une compréhension meilleure des moyens d'exégèse.

Il resterait aussi à rechercher la relation de l'idole occidentale à la hache avec les dieux porteurs du même attribut dans le panthéon gréco-romain : problème certainement complexe et obscur, mais qui néanmoins se pose et pourra quelque jour se résoudre. Je me bornerai pour le moment à quelques observations.

La première, c'est que sur les monuments les plus anciens de l'Occident, le sexe de l'idole, partout où il est indiqué, est le sexe féminin. Impossible de ne pas songer à ces figures de femmes, aujourd'hui nombreuses dans l'art crétois, qui tiennent une double hache, ou même élèvent un de ces instruments de chacune de leurs mains, par un geste hiératique et solennel. Quelques-uns les ont considérées comme des prêtresses, mais cette interprétation est loin d'être définitive et, d'ailleurs, seraient-elles servantes du sanctuaire et non déesses, que le culte d'une hache, fétiche féminin, n'en paraîtrait pas moins établi (1).

Je me borne à mentionner ici la figurine du moule en stéatite de Siteia (Crète). Déjà en 1902, elle rappelait les statues-menhirs de l'Aveyron à M. Salomon Reinach, qui se déclarait dès lors convaincu de leurs affinités égéennes (2). On pourrait citer plusieurs autres déesses ou prêtresses tenant la hache, parmi les trouvailles de l'Orient méditerranéen. Aucune, cependant, ne remonte encore, si je ne me trompe, aux temps néolithiques ou prémycéniens. En Crète, où le symbole de la double hache est fréquent, il n'apparaît

(1) « On rapproche également, écrit M. A. J.-Reinach, la grande déesse guerrière de Cappadoce, Mâ, Cybèle ou Bellone, dont la hache est un des attributs, de la divinité crétoise que la tablette de Siteia montre exaltant une bipenne dans chaque main. Si ce n'est pas là une déesse, c'est du moins la prêtresse portant la hache divine, et l'on a supposé que les Amazones, dont la bipenne est l'attribut caractéristique, n'étaient que des suivantes ou des fidèles de la déesse asiatique à la double hache ». *Diction. des Antiq.* de Saglio, art. *Securis*, par M. A. J.-REINACH, p. 469

(2) *L'Anthropologie*, 1902, p. 26.

pas avant la fin du Minoen moyen. Il manque dans les palais de Cnossos et de Phaestos, ce qui a fait supposer qu'il avait été introduit dans l'île par des influences étrangères (1).

Mais, d'autre part, les dieux à la hache ou les héros que caractérise cet attribut sont loin de faire défaut dans le panthéon de l'Orient et des pays grecs aux temps primitifs et classiques. Le Zeus porteur du foudre et de la double hache (Zeus Labrandeus, Zeus Dolichenus) est proche parent des dieux celtiques et germaniques, Sucellus, Thor et Odin, ou encore du dieu chaldéen des orages et de la foudre qui tient également la hache et le foudre.

Peut-être la déesse primitive s'est-elle dédoublée au cours des âges : un couple divin étant né de la déesse primitive. On peut déjà observer que, sur les monuments occidentaux, la représentation du sexe n'est pas constante, qu'elle n'est pas un des éléments les plus essentiels de la figuration et, mieux encore, que certaines représentations, parmi les plus récentes, indiquent l'apparition d'un type viril associé au type féminin primitif (pierres du Midi de la France, de Fivizzano, etc.).

En terminant, je tiens à ajouter que dans l'étude d'une autre série de signes figurés, celle des symboles solaires, on devra se prémunir contre certaines méprises faciles, et ne pas confondre quelques-unes de ces représentations avec les yeux schématiques rayonnants (fig. 12). Les signes solaires sont des dérivés de la roue, dont les nombreuses variantes de swastikas curvilignes et rectilignes constituent un des groupes les plus caractéristiques.

Il en est de même pour les signes en forme de cercles pointés, de cercles concentriques ou de cercles radiés. Lorsqu'on croit, pour des motifs sérieux — et en se gardant bien des généralisations imprudentes — pouvoir leur attribuer une signification symbolique, il faut se rappeler qu'ils peuvent procéder tout au moins de deux origines différentes et provenir, soit de la dégénérescence de l'œil humain, soit de la figuration de la roue ou de l'astre radié. Il est fort possible que dans certaines régions et à certaines époques, ces deux catégories de signes, différents par leur nature mais en apparence semblables, aient fini par se confondre plus ou moins intégralement (2). Certains faits de syncrétisme dans l'histoire des religions et des mythes ont été parfois déterminés par de simples

(1) R. P. LAGRANGE, *La Crète ancienne*, p. 81. Cf. ce que nous avons dit plus haut sur la date de l'introduction de la spirale (p. 43, note).

(2) Je ne ferai qu'indiquer ici au sujet des signes solaires une autre observation

premiers

ressemblances graphiques. En cette matière, comme pour beaucoup de problèmes scientifiques, les théories simplistes ne sont pas toujours les plus satisfaisantes. Les faits archéologiques nous révèlent leur complexité à mesure que nous les connaissons mieux. Mais, si de nombreuses obscurités subsistent, il n'en est pas moins vrai que des clartés nouvelles illuminent peu à peu ces attachants problèmes de l'iconographie préhistorique et que leurs solutions partielles se multiplient chaque jour.

qui appellerait des développements étendus : tandis que les signes oculés que je viens d'étudier se sont propagés du sud au nord, par la voie de l'Atlantique et cela vers la fin du néolithique, les signes solaires me paraissent avoir suivi la voie terrestre de l'ambre, peu après le début de l'âge du bronze. Ils ont dû parvenir en Scandinavie en même temps que la spirale et par la même voie. On se rappelle, d'ailleurs, que le disque solaire du chariot de Trundholm est orné de spirales. Dans les pays méditerranéens, introducteurs du culte solaire, la religion a évolué dans le sens d'un polythéisme anthropomorphique complexe, tandis qu'au nord des Alpes, dans des régions barbares plus conservatrices, tout le long de la voie de l'ambre, le vieux culte astral se perpétuait : d'où les traditions de l'antiquité, nettement indiquées par les légendes mythologiques, sur les relations des dieux ou des héros solaires et des pays producteurs ou entrepositaires de l'ambre (Apollon hyperboréen, larmes des Héliades, sœurs de Phaéton ou du Soleil, changées en perles d'ambre, etc.).

MASSON et C^{ie}, Editeurs, Libraires de l'Académie de Médecine
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME
REVUE D'ANTHROPOLOGIE — REVUE D'ETHNOGRAPHIE
RÉUNIS

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEF

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. BREUIL — CARTAILHAC — COLLIGNON — DÉCHELETTE — DENIKER —
HUBERT — OBERMAIER — POUTRIN — SALOMON REINACH — RIVET —
PRINCE ROLAND BONAPARTE.

Vingt-troisième Année

Un an : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. — Union postale, 28 fr.

L'*Anthropologie* paraît depuis janvier 1890. Chaque numéro, composé de 8 feuilles, comprend :

- 1° Des articles originaux aussi variés que possible sur l'Anthropologie proprement dite, l'Ethnographie, la Paléontologie humaine ou l'Archéologie pré-historique;
- 2° Sous la rubrique *Mouvement scientifique*, des analyses nombreuses des mémoires parus en France ou à l'étranger;
- 3° Des Comptes rendus des Sociétés savantes;
- 4° Des Nouvelles et Correspondances, etc.

La Revue compte parmi ses collaborateurs les savants les plus éminents, les spécialistes les plus autorisés. Elle est d'ailleurs ouverte à tous les anthropologistes, sans distinction d'école ni d'opinions.

L'*Anthropologie* est une publication purement scientifique. Elle est éditée avec luxe, soigneusement imprimée sur beau papier. Les illustrations sont nombreuses, comme il convient dans toute Revue d'Histoire naturelle. Les mémoires sont accompagnés de planches ou bien de clichés intercalés dans le texte.